NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 2 1937

Un nouveau mouvement religieux. Le groupe d'Oxford

B. O'BRIEN

p. 181 - 188

https://www.nrt.be/en/articles/un-nouveau-mouvement-religieux-le-groupe-d-oxford-3589

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

UN NOUVEAU MOUVEMENT RELIGIEUX LE GROUPE D'OXFORD

Un des meilleurs journalistes de Londres, M. A. J. Russell, vient d'écrire un volume intitulé « *Ceci n'est pas pour vous* » (1) et consacré entièrement à l'histoire du groupe d'Oxford. Présenté sous forme anecdotique, avec un brio remarquable, il constitue une lecture extrêmement intéressante. Moins haut en couleur, mais tout aussi impressionnant est un autre livre provenant du même mouvement : « *Ma vie a commencé hier* » (2), de Stephen Foot. Son but est de proposer pour les maux du temps présent les remèdes les plus efficaces.

Il nous a paru opportun de donner brièvement une idée du nouveau mouvement, en nous appuyant sur les deux volumes précités, et sur d'autres sources encore. En un temps extrêmement court, le groupe d'Oxford a remué tout le monde protestant; et son action a commencé à produire des fruits vraiment remarquables.

Son fondateur est un clergyman luthérien, né aux États-Unis : Frank Buchman. Instruit, plein de jovialité, et quelque peu corpulent, il rappelle M. Pickwick, le héros de Dickens. Mais aux caractères indiqués, il ajoute une énergie infatigable, une grande clarté d'esprit, une remarquable rapidité de décision. Il vous regarde de ses yeux réfléchis, derrière les verres de ses lunettes : le même regard, la même bouche fine et ferme que Brüning.

Encore qu'il ne soit pas un dictateur, son influence est immense, et il l'explique comme suit : « J'étais prodigieusement occupé, je travaillais de dix-huit à vingt heures par jour. J'étais si occupé que j'avais deux téléphones dans ma chambre à coucher et pourtant les résultats ne me donnaient pas satisfaction. J'étais environné de gens qui allaient et venaient, mais les changements perceptibles dans les vies de mes visiteurs n'étaient pas ce qu'il fallait. Ils n'étaient pas assez radicaux pour devenir permanents. Alors je pris une résolution

(1) Trad. par Frank ABAURIT, Paris, Éd. Delachaux et Niestté, S. A., 1935, (19 × 13 cm.), 262 p. Prix : 20 frs.

(2) Trad. par PICARD et SOUDIAU, Paris, Librairie Plon, 1935, (21 × 13 cm.), 260 p. Prix : 18 frs.

extrême : je consacrerais une heure tous les matins, entre cinq et six heures, pendant laquelle les téléphones me laisseraient sans doute tranquille, pour écouter l'esprit de Dieu, le son doux et subtil, qui pouvait seul m'inspirer et me conduire » (M. A.J. Russell, p.131).

Frank Buchman avait dirigé, dans ses premières années de ministère, un club de jeunes gens, mais il fut réprimandé par le comité pour sa prodigalité; profondément humilié, il cessa son travail et s'expatria. Or un jour, en Angleterre, une femme qui prêchait sur le crucifiement lui fit voir quelle distance le séparait du Christ qui pardonne; et il fit alors un pas qui l'engageait en une nouvelle vie. Il écrivit aux membres du comité, leur avouant son ressentiment et leur demandant pardon. Cet acte l'unit au Christ à un degré dont jusqu'alors il n'avait pas eu l'idée; et il passa les treize années suivantes, en Chine, en Amérique, un peu partout, apprenant comment on amène les autres à la même générosité.

En 1921, il visita les Universités de Cambridge et d'Oxford, y faisant une telle impression qu'Oxford devint rapidement le centre d'un intense « Réveil », qui se répandit bientôt à travers l'Angleterre et les pays de langue anglaise. Un groupe d'étudiants, qui visitait l'Afrique du Sud, fit donner au mouvement le nom qu'il porte désormais : *Oxford Group*.

Les méthodes et les résultats insolites du nouveau mouvement lui attirèrent de vives oppositions et de terribles moqueries; mais il n'en mourut pas, et maintenant il est solidement établi dans tout l'Empire Britannique, aux États-Unis, en Suisse, en Scandinavie, en Chine, dans l'Inde. Il a même des ramifications en France et en Allemagne. Sans se limiter à une classe sociale, il a gagné des adhérents surtout parmi les gens de métier, les hommes d'affaires et le clergé. L'archevêque de Canterbury a dit dernièrement : « Ce mouvement fait certainement ce pour quoi l'Église du Christ existe; il change les vies humaines, leur donne une joie et une liberté nouvelles..., il communique aux hommes une réelle ardeur à transmettre à leurs frères ce que Dieu leur a donné » (S. Foot, p. 201).

Le mouvement a été publiquement approuvé par le premier ministre du Canada, le président de la confédération helvétique et le président du conseil de Norvège. Pour l'Afrique du Sud, ceux qui ont suivi le cours des affaires en ces derniers temps ont pu constater un remarquable changement d'esprit dans la vie publique. L'explication, la voici selon le professeur Brooks, président de

l'Institut Sud-Africain pour l'étude des relations entre races. Il parle au Congrès International pour la paix (Bruxelles, févr. 1934) : « Nous, de l'Afrique du Sud, parvenons enfin à l'unité nationale ; nous sommes plus redevables que je ne puis l'exprimer au Groupe d'Oxford, qui s'est manifesté comme une force capable de surmonter les différences de nationalité, de classe ou d'étiquette religieuse » (M. A. J. Russell, p. 237); une déclaration analogue a été faite par le président de la Cour suprême. Un mouvement religieux de cette force mérite assurément un examen sympathique et approfondi.

Ce mouvement tout contemporain ne constitue pas une nouvelle secte, une nouvelle religion; c'est plutôt une nouvelle méthode pour éveiller et développer la vie spirituelle et elle est présentée comme pouvant s'appliquer aux membres de toute confession. Elle ne repose pas sur une nouvelle idée de Dieu et des relations de l'homme avec lui, comme l'introduisit le Mouvement d'Oxford au temps de Newman. Mais c'est une discipline spirituelle, comparable sous cet aspect aux exercices de saint Ignace. Un mot suffit à en définir l'essentiel : aveu public de nos fautes et de notre repentir. Cet acte tout simple, qui fut le commencement de la nouvelle vie de Frank Buchman, explique tout le mouvement, est la cause de tous les résultats qu'il a produits.

Et voici comment l'idée se réalise au concret : à un homme, gagné au mouvement, ou dont un de ses membres a acquis la confiance, on demande de reconnaître que le véritable obstacle à la paix et au bonheur, ce sont ses péchés; on lui fait admettre que son unique espoir, c'est l'abandon sans réserve et la conformation de sa vie aux vues que Dieu a sur lui. S'il objecte que sa vie est encore assez vertueuse, on s'efforce de le détromper, et souvent ce n'est point très long. Alors, il exprimera des doutes sur l'existence de Dieu : pur expédient, lui dira-t-on; et sans chercher d'arguments pour le réfuter, on l'invitera à une vie plus religieuse, et à faire l'expérience de Dieu. Le dernier stade est d'obtenir que l'homme, une fois ses péchés reconnus, en fasse la confession à un membre du groupe. Et c'est ici que se rencontrent les plus vives résistances. Le membre du groupe, pour encourager et provoquer l'aveu, exposera parfois certaines de ses propres fautes, ou il amènera son protégé à une réunion générale, où se racontent en public maintes conversions de même nature.

La contagion de l'exemple et le bonheur évident de ceux qui ont fait le pas gagnent bien des obstinés. Le néophyte fait en détail une confession privée, puis en fait une seconde plus générale, soit devant ceux qu'il a offensés, soit à la maison, soit en réunion publique. Il doit aussi réparer ses torts dans la mesure du possible.

Ces actes pénibles une fois accomplis, l'attention du néophyte se porte vers un apostolat actif : Nous ne pouvons être de vrais enfants de notre Père céleste, enseigne le groupe, sans devenir spirituellement pères d'autres enfants. Le nouveau converti fondera un cercle pour confession mutuelle (« sharing » — partage — est le terme employé) dans sa maison, son usine, parmi ses paroissiens; au moins, il assistera aux réunions d'un tel cercle et s'efforcera de lui gagner des membres. Le « Sharing » devient un moyen non seulement de préserver la ferveur personnelle, mais d'augmenter la vie religieuse chez les autres.

C'est une coutume du groupe d'envoyer des contingents considérables — jusqu'à cinquante ou cent personnes — en d'autres villes et pays, pour y faire confession publique, dans les salles, les écoles, les théâtres, les églises. On loue aussi des locaux pour des réunions de quelques jours, appelée « house-parties », sorte de retraites embryonnaires, avec exercices et entretiens spirituels. Un écrivain, cité dans les *Dossiers de l'Action Populaire* (Oct. 1935), raconte une « houseparty » tenue en Suisse : de timides demoiselles racontant leurs peccadilles en termes gracieux, la sérieuse et pénible confession d'un nouveau-venu éventuel, les histoires déballées sans frein dans les cercles privés.

Maintes personnes consacrent tout leur temps au groupe, vivant d'aumônes. Elles exercent les chefs des groupes locaux et dirigent tout le mouvement. Celui-ci pourtant n'est que très lâchement organisé, à savoir par la fidélité des inférieurs et les avis des supérieurs, mais son extension est poursuivie avec grande habileté : distributions de livres, insertions dans les journaux, auditions radiophoniques, contact personnel par les expéditions.

Comme le groupe ne veut pas constituer une nouvelle secte, mais réunir des gens de diverses confessions, il n'a pas de cérémonies religieuses spéciales. Cependant, il enseigne un exercice très simple, sur lequel il insiste beaucoup, le « quiet time ». Celui-ci consiste à se tenir tranquille pour écouter les inspirations divines, que l'on note ensuite soigneusement. De cette manière, on espère connaître en

détail cette volonté de Dieu à laquelle on veut conformer sa vie. Le « quiet time » se pratique en particulier ou en groupe, au commencement du jour, et avant les décisions importantes. Le groupe n'attend d'ailleurs pas des révélations miraculeuses et sait fort bien que la plupart des inspirations nous viennent par la voie de jugements personnels. Mais il dépend de Dieu de guider notre esprit et, dans des nécessités spéciales, de nous donner les directives indispensables, fût-ce de manière surnaturelle. Les inspirations reçues doivent être contrôlées, continue-t-on, d'abord en examinant si elles cadrent avec l'idéal moral que propose le groupe : détachement absolu, pureté, honnêteté, amour du prochain, à l'exemple du Christ; ensuite en les soumettant aux inspirations et au jugement de l'ensemble.

Les membres sont encouragés à vivre de foi et de prière, à suivre strictement les directives divines, même si elles exigent le sacrifice d'avantages terrestres. Et de fait maint acte héroïque de charité, de réparation, d'abnégation, a été posé par les membres en vertu de leur confiance surnaturelle.

C'est du reste en tout milieu que s'appliquera le principe du « sharing » : parents et enfants, maris et femmes, professeurs et élèves, maîtres et domestiques, patrons et employés, clergé et fidèles, gouvernants et gouvernés, sont invités à s'ouvrir mutuellement leur conscience. Et la pratique a démontré, disent les adhérents des groupes, que cette manière d'agir fait disparaître les craintes, les ressentiments, les jalousies, les soucis attristants, d'une façon merveilleuse; l'on s'unit pour suivre le Christ; l'on élève une barrière qui préserve des chutes ultérieures; l'on s'aide l'un l'autre dans la voie de la vertu. C'est de cette façon que s'opéra le changement signalé pour l'Afrique du Sud.

Ces deux pratiques : « sharing » et « quiet time » semblent rudimentaires à simple lecture. Mais, tout comme le Code du scoutisme, elles peuvent avoir une immense valeur de pratique. Leur influence peut être perçue dans l'histoire suivante, tirée du livre de M. Russell :

« J'étais un petit collégien, et j'étais curieux de savoir ce dont s'occupait mon frère aîné. Tous les membres du groupe me firent bon accueil, ce qui me parut très chic de la part d'universitaires. Je restai donc pour leur réunion et je les entendis parler de quelque chose qui me semblait fort juste et dont j'avais réellement besoin. Jusqu'alors j'avais considéré la religion comme une chose assez

terne, mais le groupe semblait avoir une manière nouvelle de considérer les choses qui n'avait rien de morbide, bien qu'elle fût très personnelle. Je ne m'attendais pas à tout cela, ni surtout à ce qui allait suivre. Après que plusieurs personnes eurent raconté leur histoire, je fus stupéfait de voir mon frère aîné se lever et commencer à raconter sa propre expérience. Entendre ainsi quelqu'un, qui avait toujours prétendu régenter ses frères et sœurs, parler ouvertement dans une réunion de la transformation survenue dans sa vie, il y avait de quoi me faire trembler de la tête aux pieds, car je comprenais bien que, si je n'y prenais garde, il me faudrait en faire autant. Eh bien! je n'y pris pas tant garde que ça. Car je parlai après la réunion avec un garçon qui avait l'air heureux et qui me dit que le Christ était le centre de sa vie... Après cela je causai avec mon frère et je lui parlai ouvertement de bien des choses de ma vie dont je n'avais jamais osé parlé auparavant. Cela me fut d'un secours immense. Après cela je vis le chef, et c'est avec lui que je fis à Dieu mon abandon. Alors une nouvelle puissance vint en moi avec une grande paix et une grande joie. Et pourtant je n'étais pas agité, il n'y avait rien là d'une émotion violente » (S. Foot, p. 186). Ensuite toute la famille du jeune homme et plusieurs de ses amis entrèrent dans le mouvement; leurs relations en devinrent meilleures et leur vie plus heureuse.

Ces pratiques, comme il est clair, ne supposent que bien peu de dogmes. Elles ne veulent qu'orienter l'homme vers Dieu, et le groupe est satisfait si chacun s'en retourne au culte de sa propre Église avec une dévotion accrue. L'on pourrait imaginer un Hindou, un Musulman profitant de ces méthodes. En fait, développé par des protestants, le mouvement enseigne la divinité du Christ, accepte celui-ci comme modèle et comme ami toujours présent, et parle de l'Esprit-Saint en nous. Il ne reconnaît pas d'autorité ecclésiastique, ni d'autre source de révélation que l'inspiration intérieure et l'Écriture. Quant à la confession publique, ce n'est nullement un sacrement mais un moyen purement psychologique.

Le groupe prétend avoir tiré sa méthode de l'histoire; il voit dans les deux Testaments maint cas de pécheur se convertissant et se donnant tout à Dieu, et il reconnaît dans le Christ le grand exemple d'abnégation. Il croit que dans les premiers siècles les chrétiens avaient l'habitude de la confession publique, à la manière d'Oxford, et qu'ils cherchaient leurs directions dans l'inspiration immédiate de Dieu.

Sur le mouvement que nous venons de décrire, le lecteur se formera facilement un jugement.

Première remarque : historique. Il paraît exact que les premiers chrétiens, comme les juifs, confessaient parfois leurs fautes en public; mais il faut noter que, sauf le cas de manquements également publics, dont l'aveu ne pouvait susciter de scandale, cette pratique était, par des évêques, refrénée comme imprudente; et qu'après quelque temps, toutes les confessions devinrent privées, encore que la pénitence et la réconciliation demeurassent publiques en certains cas. De plus, la confession, ouverte ou secrète, se faisait ordinairement devant un prêtre et en vue d'une absolution sacramentelle.

Secondement, la doctrine habituellement enseignée par le groupe pèche par défaut. La certitude de foi repose ici uniquement sur l'expérience; et l'on ne reconnaît point que le Christ ait institué une Église visible, en communion de laquelle doit normalement se vivre toute vie spirituelle.

Par contre, les mérites psychologiques des méthodes du groupe sont considérables. Il est très vrai que ce qui empêche beaucoup d'hommes de croire en Dieu et de progresser dans son service, c'est le péché; et non pas tant le péché reconnu que les mauvaises dispositions intérieures, dont on ne veut pas se défaire; il est réel qu'une fois ces dispositions avouées et vaincues nous laissons le champ libre à Dieu pour faire de nous des hommes nouveaux, pour mettre sa grâce et sa joie en nos cœurs.

En vérité l'aveu des fautes est un moyen très puissant pour s'en défaire : à l'occasion saint Ignace de Loyola employait et conseillait cette méthode. Il est exact aussi que la confession est salutaire, et qu'une certaine ouverture, un partage avec d'autres de notre vie religieuse, même hors du sacrement, est de la plus haute valeur; elle force à rompre la réserve, impose une honte salutaire, donne claire vision de soi, édification mutuelle, et produit la contagion de l'exemple. La communauté de vie, spécialement en matière religieuse, satisfait les désirs les plus naturels de l'homme : c'est le grand avantage des ordres religieux, avec l'ouverture de conscience, les pénitences publiques, et l'assistance mutuelle; c'est même la raison dernière qui détermina le Christ à faire de son Église une société visible, avec l'obligation de la confession, le culte social, et l'autorité extérieure. Enfin l'insistance du groupe sur le devoir d'apostolat

de tout chrétien mérite le plus grand éloge : l'amour du prochain, qui inspire cet apostolat, n'a-t-il pas été donné par le Christ comme le signe auquel on reconnaît ses disciples? Et le Pape Pie XI ne rappelle-t-il pas que « ces travaux sont parmi les devoirs principaux de la charge pastorale et même de toute vie chrétienne » (1)? Ces éléments de la doctrine du groupe sont autant de pas hors de l'ornière individualiste et particulariste où la Réforme a enfoncé une partie de la Chrétienté. Leur acceptation par tant de protestants contemporains est un phénomène réconfortant.

Après avoir donné au groupe d'Oxford les louanges qu'il mérite — et qui pourraient exciter plusieurs catholiques à estimer davantage les pratiques analogues de l'Église catholique — il faut pourtant nous mettre en garde contre les excès. C'est une grave imprudence d'admettre sans discrétion le principe de la confession publique : celle-ci peut être provoquée par plus d'un motif malsain, et causer des torts sérieux. C'est une imprudence aussi de faire reposer toute la vie spirituelle sur l'inspiration intérieure, et sur l'avis d'hommes souvent inexpérimentés dans la direction et peu versés dans le dogme et la morale. On cite plusieurs incidents qui montrent, à côté des effets heureux, certains résultats regrettables.

Le mouvement réclame l'infaillible direction de Dieu; mais Dieu ne guidera point ceux qui négligent de prendre toutes les précautions humaines. Aucune entreprise morale, quelles qu'en soient la bonne volonté et les intentions généreuses, ne pourra se garder contre l'erreur qu'en se soumettant au contrôle des chefs autorisés, donnés par le Christ au monde et soutenus de sa divine assistance. Et c'est pourquoi l'on doit craindre que le Groupe d'Oxford, lancé avec tant d'ardeur et d'énergie, n'en vienne un jour à s'égarer, ou à tromper l'attente que ses membres mettent en lui (2).

B. O'BRIEN, S. I.

(1) *A. A. S.*, 1922, p. 694.

(2) Dans plusieurs pays, les catholiques ont été officiellement mis en garde contre toute participation à ce mouvement; p. ex., en France, en Irlande, (voir Irish Ecclesiastical Record, déc. 1936, p. 635), au Luxembourg, etc.